

Le dressage

Suzanne Robert

Volume 36, Number 5 (215), October 1994

Pour l'école

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32226ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robert, S. (1994). Le dressage. *Liberté*, 36(5), 32–43.

SUZANNE ROBERT

LE DRESSAGE

Je voulais mourir quand j'étais enfant.

Boris Pasternak

La matière première sur laquelle les éducateurs exercent leur vocation et impriment leurs bonnes intentions et leurs idéaux, ce sont les enfants. Une fois éduqué, le produit fini, c'est-à-dire l'enfant « formé », à son tour devient habituellement fournisseur de matière première pour l'éducateur en se reproduisant. Et le cycle se perpétue sans répit : des générations et des générations d'enfants à dresser pour les adapter à l'univers dans lequel les ont projetés des générations et des générations de parents. Sur le cliché photographique du monde actuel, plus de cinq milliards de têtes, « bien » ou « mal » éduquées (si ce n'est pas du tout ou pas encore) peuvent servir d'objet à notre méditation à propos de l'éducation humaine. Et l'on devrait aussi inclure, pour mieux respecter l'échelle du temps, la vaste foule des morts, puisque « ce qui entre au monde n'en ressort plus¹ ». Mais quoi que l'on fasse et si varié que soit notre échantillon, le

1. Juan José Saer, « Amis », dans *Unité de lieu*, traduit de l'espagnol par Laure Guille-Bataillon, Paris, Flammarion, 1984, p. 146.

problème fondamental du dressage humain demeure éternellement le même : une fois que le mal est fait, c'est-à-dire une fois que l'antithèse du meurtre a été accomplie et que l'enfant est né, à quoi peut bien servir un « éducateur » ? Autrement dit, que reste-t-il donc à réaliser par le dresseur pour l'enfant après que ce dernier a subi l'insurmontable épreuve de sa naissance et l'étouffante coexistence avec ses géniteurs ? Pas grand-chose, je crois. Le « beau bagage » dont l'éducation, ce miroir aux alouettes, est censé nous munir jamais ne nous donnera assez de force pour contrer notre impuissance première, ontologique : l'impuissance des enfants.

En toute ignorance, dans l'exercice de la domestication de leur progéniture, les parents laissent toujours des traces indélébiles, immortelles, des filons durcis dans la boue originelle de l'enfance. Pensons à Georges Simenon, de qui la mère n'a jamais lu un seul ouvrage, elle qui pourtant, malgré sa préférence évidente pour son autre fils, feignait de ressentir pour Georges une délirante et mielleuse admiration ; jusqu'à la mort tardive de cette femme, Simenon n'a eu de cesse de déployer tous les efforts possibles pour obtenir la moindre miette d'un amour jamais reçu. Songeons à Edvard Munch dont le père, un médecin austère et dévot, infligeait à ses enfants des punitions démesurées qui frôlaient le délire ; à Violette Leduc, toute sa vie suppliciée par la froideur de sa mère : « Ma mère ne m'a jamais donné la main... Elle m'aidait à monter, à descendre les trottoirs en pinçant mon vêtement à l'endroit où l'emmanchure est facilement saisissable² » ; et à Leopardi, qui pour plaire à son père épuisa sa jeunesse dans des études exigeantes et colossales pour s'éteindre, érudit mais désespéré, à l'âge

2. *L'Asphyxie*, Paris, Gallimard, 1965, p. 7.

de trente-neuf ans. Où sont passés, chez tous ceux-là, les bienfaits de l'éducation ? Sacha Guitry écrivait des rôles de séducteurs dans le but de les faire jouer par son propre père, un comédien volage ; celui-ci ayant refusé, Guitry interprétait lui-même sur scène ces personnages qu'il méprisait, tout comme il méprisait son père. L'énigme jamais éclaircie qui ébranla l'existence de Søren Kierkegaard concerne une faute commise par son père, probablement un enfant illégitime né d'une servante qu'il aurait séduite après la mort de sa femme ; le père a légué à la conscience de son fils la hantise de sa faute secrète. « Aujourd'hui samedi, je ne suis pas allé dîner à la maison, en partie parce que j'avais peur de mon père, en partie parce que je voulais employer la nuit entière à travailler », écrivait Franz Kafka à l'âge de trente et un ans³.

L'éducation, qu'il considérait comme un complot fomenté par les adultes, a maintenu Kafka dans l'impuissance de sa peur. Mais justement : peut-être *faut-il* avoir peur de ses parents — peur de leur statut dominant et de l'exercice de leur autorité — pour entrevoir la nécessité de les combattre. À trente-huit ans, Kafka écrivait :

Récemment, je me suis figuré que j'ai été vaincu par mon père étant petit enfant et que l'ambition m'a empêché de quitter le champ de bataille durant toutes ces années, bien que je sois constamment vaincu⁴.

Le « champ de bataille », c'est-à-dire ce lieu d'enfermement où les rôles sont très largement prédéterminés,

3. *Journal*, traduit par Marthe Robert, Paris, coll. « Le Livre de poche », n° 3001, p. 412.

4. *Idem*, p. 525.

où la prétendue expérience des uns l'emporte toujours *a priori* sur la supposée inexpérience des autres, où le savoir codifié des uns domine toujours l'indétermination des autres, c'est l'espace réel et mythique occupé par le dressage familial.

Il n'évoquait jamais sa famille. Il était tacitement convenu entre eux que les questions familiales étaient fondamentalement pernicieuses. L'homme naît seul. La solitude est son lot. La famille n'a d'autre fin que de l'enfoncer davantage,

écrit Aharon Appelfeld⁵. Le passage des siècles n'a en rien transformé la nature pernicieuse de la famille. De la génération « lucide » et « cultivée » (comme nous nous plaisons à la considérer) que nous formons à la « piètre » (l'expression provient de la plupart d'entre nous) génération qui nous suit, les mêmes sentiments de défaite se répètent chez les êtres de tous âges. Quelle différence y a-t-il en effet entre ce garçon d'aujourd'hui qui lance : « Les plus vieux, c'est tout eux autres qui décident pour nous⁶ » et ce personnage adulte, créé par une romancière contemporaine d'un certain âge, qui dit à propos de son père : « Mort, il commande encore et, libre, j'obéis⁷ » ?

De façon générale, nous perdons la mémoire quand nous passons du bref stade sauvage d'enfant non dressé au stade civilisé d'enfant modelé, puis au statut « supérieur » de géniteur-dresseur. Lors de l'ascension des

5. *L'Immortel Bartfuss*, traduit de l'hébreu par Sylvie Cohen, Paris, Gallimard, 1993, p. 111.

6. Luc, dans « Interviews », p. 16.

7. Christiane Rochefort, *La Porte du fond*, Paris, Grasset, 1988, p. 121.

échelons hiérarchiques d'une vie humaine « normale » et de l'acquisition de pouvoirs croissants socialement reconnus, ce que nous oublions d'abord et avant tout, c'est la naissance, le drame essentiel de notre naissance, la brutalité du passage de l'inexistence à l'incarnation imposé de façon totalement arbitraire par les procréateurs à leur descendance. « Mourir ne saurait être plus étrange que naître », écrivait le Britannique William Gerhardie⁸ ; ni plus souffrant, ai-je envie d'ajouter.

*(...) la vue du lit conjugal de mes parents, dit Kafka, des draps qui ont servi, des chemises de nuit soigneusement étendues, peut m'exaspérer jusqu'à la nausée, peut me retourner le dedans du corps ; c'est comme si je n'étais pas définitivement né, comme si je sortais toujours de cette vie étouffée pour venir au monde dans cette chambre étouffante, comme s'il me fallait sans cesse aller y chercher une confirmation de ma vie, comme si j'étais, sinon complètement, du moins en partie, lié de façon indissoluble à ces choses odieuses.*⁹

Nul ne s'est incarné sur cette planète de par sa propre volonté : c'est cela, aussi, que nous oublions quand nous fabriquons ou éduquons des cerveaux. Quel que soit l'angle sous lequel on observe la réalité, les parents restent la cause première de l'existence de leurs enfants ; ils ont par conséquent envers ceux-ci une responsabilité absolue. J'allais écrire : une *culpabilité* absolue.

« Il se souviendrait de nombreuses années encore de l'ombre de ces grands chênes, de sa mère en robe de

8. *Les Polyglottes*, traduit de l'anglais par Guillaume Villeneuve, Granit, coll. « de la Tour », 1992, p. 247.

9. Franz Kafka, *op. cit.*, p. 479.

popeline qui lui demandait pardon, tandis que lui, comme un imbécile, ne comprenait pas un mot de ce qu'elle disait¹⁰. » Cet acte originel qu'est la procréation, par lequel le géniteur s'expose à une responsabilité absolue, et, conséquemment, cette soumission originelle du procréé, faite de l'absence absolue de toute responsabilité d'un être dans le fait de son appartenance au monde, conditionne à l'avance les inégalités de pouvoir entre parents et enfants. Les codes des uns réglementent la conduite des autres. C'est ce qu'on appelle — ou du moins ce que les géniteurs appellent — la « loi naturelle ». Kafka écrit dans son *Journal*, le 30 octobre 1916, à l'âge de trente-trois ans :

(...) s'il est vrai qu'avec toute ma méchanceté, ma désobéissance, mon égoïsme, mon manque d'amour, j'ai tremblé devant eux [ses parents] et tremble maintenant encore — car on ne peut mettre fin à cela —, si cela est vrai, je veux les en voir dignes. Ils me dupent, mais comme je ne peux pas m'insurger contre la loi naturelle sans devenir fou, je retombe dans la haine, toujours dans la haine¹¹.

En projetant leur enfant dans la vie sous prétexte de la loi naturelle, les parents ont pris un risque, mais un risque qu'un autre, leur enfant, devra vivre à leur place ; c'est pourquoi tout discours d'un géniteur à un procréé sur le respect de la liberté est fondamentalement perverti.

Que fait l'éducateur dans cette sombre histoire ? Qui est-il ? À quoi sert-il, à quoi devrait-il servir dès lors qu'il connaît l'impuissance inhérente à l'acte de naître et d'être

10. Aharon Appelfeld, *Au pays des roseaux*, traduit de l'hébreu par Arlette Pierrot, Paris, Belfond, 1992, p. 133.

11. Franz Kafka, *op. cit.*, p. 479.

dressé ? Quand un enfant a appris à bien se tenir à table, à ne déranger personne, à ne pas faire trop de bruit, à obéir, à mettre ses chaussures, à ranger ses jouets, à ranger ses vêtements, « Ne mets pas ton couteau dans ta bouche ! », « Ne saute pas dans la boue ! », « Ne touche pas à ce chien ! », « Dis bonjour à la dame ! », que restait-il à dresser en lui, à codifier, à normaliser, à civiliser ? Que devra enseigner le maître dévoué à l'esclave aimé ? Je ne sais pas. Car la catastrophe ayant eu lieu, l'existence étant désormais en cours, qu'y a-t-il d'autre à faire que de recoller quelques pots parmi les pots cassés, puis d'enseigner l'usage de notre monde étroit à ces êtres tirés du néant ? « J'avais six ans, j'étais vieille, se souvient Violette Leduc. Une centenaire, une désabusée sans épreuves et sans expérience¹². »

Il avait six ans, lit-on dans En chute libre, et avait beaucoup de mal à apprendre à lire et à compter, ou à faire ce que fait d'habitude un enfant de cet âge. À l'école, il était comme une petite araignée faiblarde, immobile au centre de sa toile silencieuse et qui craignait à tout moment qu'un fil ténu ne se mette à frémir¹³.

Enfermé jusque-là dans le cercle de la maison à laquelle il a été attaché par sa naissance — comme une bactérie ou une moisissure dans son bouillon de culture —, grandissant entre deux parois immenses, insurmontables, celles que constituent les personnalités parentales qui, de par la vulnérabilité de l'enfant, entrent en lui

12. *La Bâtarde*, Paris, coll. « Le Livre de poche », n° 2566, p. 40.

13. Guy Vanderhaeghe, « La fin de l'histoire », dans *En chute libre*, traduit de l'anglais par Charlotte Melançon, Montréal, Éditions du Roseau, coll. « Calliope », 1991, p. 70.

et le fondent, l'être qu'on amène à l'éducateur a déjà parcouru une grande partie de son destin affectif et vécu une large part de sa soumission émotive au monde des vivants. On ne doit pas se leurrer : ces si jolis petits chevaux, harnachés selon les lois du dressage familial, qui se rendent si gentiment à l'école, ces mignons descendants humains pleins de charme enfantin, ce sont des terres inconnues, inconnaissables, inconsolables, que le colonialisme adulte n'hésitera jamais à envahir. Mais les drames que vivent les enfants et qui semblent si peu sérieux — ah ! ces jolis petits chagrins ! —, les adultes ne sont pas en mesure de les comprendre, de les contrôler, de les dominer. Leur responsabilité reste totale en même temps que leur pouvoir est réduit à zéro. D'ailleurs, les voient-ils seulement, ces bouleversements intimes, ces chavirements secrets où l'enfant se retrouve, comme quiconque, seul, totalement seul ? « Et la Mère, fermant le livre du devoir/ S'en allait satisfaite et très fière, sans voir/ Dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminences/ L'âme de son enfant livrée aux répugnances¹⁴ ».

Survient bientôt l'âge occidental — il faudrait voir, en effet, comment se déroulent ces choses hors de la culture des pays occidentalisés — de l'adolescence, de l'« Oisive jeunesse à tout asservie », comme l'écrivait Arthur Rimbaud dans sa « Chanson de la plus haute tour ». Peut-être davantage encore qu'auparavant dans le cours de leur vie, les parents se proposent tacitement comme modèles aux adolescents, alors qu'ils ont eux-mêmes, plus souvent qu'autrement, lamentablement échoué dans leur tentative d'adaptation équilibrée au monde et de maniement adroit des concepts utiles au bonheur. Hélas ! leur proposition tacite ne reçoit pas

14. Arthur Rimbaud, « Les poètes de sept ans ».

la réponse souhaitée ! De nos jours, le rite de passage de l'enfance à l'adolescence ne s'accompagne plus des grands élans artistiques et intellectuels si valables aux yeux de la génération parentale. La réponse, ce sont plutôt les chevelures teintes en bleu ou en rouge, les gangs (nazis, raves ou autres), les groupes au nirvana fumeux, l'ignorance, l'apathie, la violence, ou n'importe quoi d'autre vers lequel, disent les parents, on attire ou on pousse les jeunes, surtout par le biais de la télévision (a-t-on oublié pourtant quel instrument primordial fut pour nous la télévision dans notre ouverture à la planète ?). Maintenant qu'ils se trouvent devant un produit bioculturel qu'ils ne comprennent plus et dont les attributs ne correspondent pas aux critères déterminés par leurs idéaux, les parents cherchent désespérément un sens à tout cela et, parce qu'ils n'en trouvent pas (exceptionnellement, car ils ont, d'habitude, réponse à presque tout), ils souffrent d'un épuisant sentiment paradoxal : bien qu'ils tiennent à leurs enfants, ils se mettent en même temps à détester secrètement ce produit qui a toutes les allures de ce qu'ils ont toujours exécré : l'absence de discours, l'absence de références au passé, l'absence de connaissances et de sens critique. La révolte passive constitue pour eux une insulte à la haute opinion qu'ils ont de l'humanité, dont les plus beaux atours (leurs enfants) se dessèchent, s'effritent. De là à décréter *ex cathedra* qu'il n'y a plus d'avenir, que l'Histoire se meurt et qu'après eux viendra le Déluge, il n'y a qu'un pas, vite franchi d'ailleurs ! Ainsi, les parents — tous futurologues amateurs — se comportent face à l'avenir exactement comme ils reprochent aux adolescents de se conduire envers le passé : avec un esprit de négation (teinté d'indifférence chez les adolescents, et de colonialisme chez les parents). En considérant la génération à laquelle ils ont donné naissance comme un groupe d'invertébrés

ignares et matérialistes, les parents refusent aux jeunes le droit à la complexité émotive et à la souffrance profonde dont eux seuls ont toujours eu la jouissance exclusive, à l'exemple de tous les parents de toutes les époques. Il en va ainsi, entre autres, du père de Kafka :

Comme j'aimerais l'écouter, dit Kafka, s'il parlait sans s'interrompre de sa jeunesse et de ses parents, mais l'entendre dire tout cela sur un ton vantard et grondeur, c'est une torture. Il lève sans cesse le bras au ciel : « Qui connaît cela aujourd'hui ? Que savent donc les enfants ? Personne n'a connu ces souffrances ! Comment un enfant d'aujourd'hui pourrait-il comprendre¹⁵ ? ».

Quiconque ne se souvient pas que l'enfance et l'adolescence sont les grands âges cosmiques du doute et de la mort n'a, de ces époques de sa vie, rien retenu d'essentiel. « Quand tu crèves, pense Luc, c'est comme quand tu éteins un ordinateur¹⁶. » « Quand tu meurs, dit Léa, tu vas vivre une autre vie, tu vas prendre la place de quelqu'un d'autre¹⁷. »

En fait, écrit Lafcadio Hearn, je n'ai jamais pu me persuader absolument que ce soit un privilège inestimable que de renaître sous la forme humaine. Et si la formation de cette pensée et le fait de la coucher par écrit doivent nécessairement affecter ma prochaine réincarnation, qu'il me soit permis d'espérer que mon sort ne sera jamais pire que celui des cigales et des libellules : grimper le long des cypripèdes pour aller au soleil battre mes petites cym-

15. Franz Kafka, *op. cit.*, p. 188.

16. Dans « Interviews », p. 14.

17. *Idem*, p. 11.

*bales ou bien hanter, en dardant de silencieux éclairs d'améthyste et d'or, la paix sacrée de la mare aux lotus*¹⁸. »

Il n'y a pas de solution miracle au fait d'être né. « Mon cas n'est pas unique : j'ai peur de mourir et je suis navrée d'être au monde », déclare Violette Leduc¹⁹, impuissante devant l'insoluble paradoxe. Que faire alors ? Changer la vie ? Je ne vois pas comment, et ce projet me paraît, non pas utopique, mais plutôt farfelu. En effet, comment donc pourrions-nous changer la vie pour qu'elle devienne exactement le contraire de ce qu'elle est ? Ne nous leurrions pas : ce qu'il nous faut, ce sont des consolations, des contrepoids à notre involontaire naissance. L'éducation devrait constituer une forme d'analgésique au chagrin d'être, et non pas une pièce justificative de l'acte reproducteur des parents et du dressage afférent. Des professeurs, des maîtres qui ont su, par leur enseignement, mettre un baume sur l'amertume et l'ennui, il y en a peu. Les autres encensent la « loi naturelle » et confirment le choix arbitraire des parents sur le caractère essentiel des dogmes à transmettre. Kafka écrit, alors qu'il entre dans la quarantaine :

*(...) j'arrive toujours, de quelque façon que je la retourne, à cette conclusion qu'à bien des égards, mon éducation m'a fait beaucoup de tort. Cette constatation contient un reproche qui atteint une foule de gens. Il y a là mes parents et les membres de ma famille, une cuisinière bien précise, mes professeurs (...); je suis en mesure de prouver à tout instant que mon éducation voulait faire de moi un homme différent de celui que je suis devenu*²⁰.

18. *Le Japon*, Paris, Mercure de France, 1993, p. 289-290.

19. *La Bâtarde*, p. 21.

20. Franz Kafka, *op. cit.*, p. 657-658.

L'éducation devrait faire l'éloge, non pas de ce qui justifie notre existence — car rien ne saurait la justifier, elle qui a pour cause le caprice des géniteurs —, mais de ce qui pourrait nous *retenir* encore un peu ici. L'éducateur devrait créer chez ses élèves une mentalité de profiteur : « Puisque nous sommes condamnés, autant profiter de ce qui nous a été imparti », devrait-il déclarer bien haut. Il faut que son enseignement console, qu'il détourne de la peine, qu'il s'insurge contre le dressage, qu'il refuse de faire l'apologie du bon droit et des enfantillages parentaux, et « Que le monde y resplesdisse, si tant est qu'une des manières du monde soit la splendeur²¹ ». Être éduqué par quelque maître désabusé et déçu de l'humanité, et qui, du fond de son désert purifié par la compassion, tout à coup surgirait devant nous comme un orage apocalyptique pour chasser l'horreur de notre jeune existence, comme un ange exterminateur pour anéantir notre soumission à ceux qui nous tiennent en laisse, comme un chien guide pour les aveugles de naissance que nous sommes. Il nous ferait entrer en passion ou en révolte, cheval ailé nous emportant vers ailleurs, Pégase nous élevant (c'est ce que devrait signifier l'expression « élever des enfants ») au-dessus de notre condition, nous protégeant ainsi des chimères établies par nos géniteurs ; il dresserait un rempart entre nous-mêmes et notre obligatoire séjour ici. Oui, certes, voilà ce qu'il nous faudrait. Être formé ainsi, être exalté de cette façon ; être libéré de la réalité imposée par la gent adulte ; rêver et transformer. Sans doute. Mais naître ? Pourquoi naître ? La Terre n'a même pas, n'a surtout pas besoin de nous.

21. Juan José Saer, « Lettre à la voyante », *op. cit.*, p. 188.